Noir. Des raclements sourds tout près, sur la coque. Le sous-marin s'étirait en grinçant. Mélodie inquiétante, le jeu du métal soumis aux hautes pressions des profondeurs tintait en permanence. Lucia tâtonna dans l'obscurité totale. Elle se réveillait, encore sous le joug d'un cauchemar insaisissable. D'une légère pression de l'index elle actionna le phare de son hublot. Il piégea dans son faisceau le zooplancton qui gravitait autour d'eux en permanence. Les yeux papillonnant de sommeil elle scruta au-dehors, dans cet au-delà sépulcral peuplé de créatures dignes des récits mythologiques. Hier elle avait cru voir un tentacule fabuleux frôler la coque. Quand elle en avait parlé aux autres passagers, un adolescent narquois lui avait rappelé qu'il pouvait très bien s'agir d'un câble. Le fond de la Méditerranée était tapissé de macro-déchets en déshérence. Les courants leur prêtaient parfois vie. Lucia n'arrivait pas à empêcher son esprit de former des images cthulhiennes partout où sa cécité laissait place à l'imaginaire. Obligée au contact tant physique que social par l'étroitesse des coursives, elle sortait le moins possible de sa cabine. Cette promiscuité lui pesait plus que l'enfermement. Enfant, elle avait eu la chance de voyager dans un avion, avant que ceux-ci soient interdits. Quand ils croisaient au-dessus de sa tête, elle prenait les longues lignes qu'ils laissaient derrière eux en photo. Ils rayaient l'atmosphère ces cons. Depuis, on portait des nez filtrant et dans le ciel on ne voyait plus que des oiseaux, des pétales, des étoiles,... On était à l'étroit aussi dans le siège d'un charter mais pour voler encore une fois au-dessus des nuages, elle était prête à avoir aussi peu d'espace qu'une poule dans l'une de leurs antiques fermes industrielles.

Elle éteint la lumière qui dénaturait la pureté des abysses et replongea dans ses pensées. Orphée. Il fallait qu'elle le retrouve, son père était mourant et ils ne s'étaient pas revus depuis douze ans à cause d'elle. Il fallait aussi qu'elle lui parle de sa fille… Elle passerait au moins les trois prochains mois à Marseille afin de le retrouver. Elle avait une adresse mais il lui faudrait sans doute mener l'enquête. Elle avait peu d'éléments : une carte postale qu'il lui avait écrite à la fin de son premier été. Il lui avait laissé une adresse, entre parenthèse, dans un coin libre, comme à regrets. Elle ne s'en était pas servie les premiers temps et puis quand Coré était arrivée, elle lui avait écrit chaque mois. Il n'avait jamais répondu. Sur cette dernière carte postale, il lui avait écrit un poème, comme un dernier élan avant que tout ne retombe. Elle ne voulait plus entendre parler de lui après l'avoir lu. Mais, elle l'avait gardée. La Bonne Mère indiquait la légende.

« Cène, toi et moi, une table entre nous.
Je m'en souviens comme de mon premier souvenir, je polis cet instant comme l'argenterie d'un mariage éternellement ajourné.

Scène, je suis resté interdit et sans haine.
Je ne sais pourquoi tu étais si fâchée. Quelle faute impardonnable avais-je donc commis ? Fuir, partir, découvrir ? Je suis parti…
Etais-ce réel ? Moi l'objet de ton courroux ? Toi la rêveuse. Je repasse les images de ce film muet dans ma tête. Tu marches de long en large, tu fronces les sourcils. Ne me regardes plus. Interdite. Déjà loin.

Scène vide depuis mon départ, vie invalide.
Recherche, appel, mail, message, affichage, mirage… je ne te reverrai jamais, je ne t'oublierai jamais, toi qui faisais tinter mon âme de ta lyre.

Mon chemin ?
C'est ne pas m'oublier. Chaque jour en avance rapide jusqu'à te revoir, improbable…. Te faire vivre en moi, en pause, sans bruit, sans paraître, saine. Seul. »

Le soleil éblouissant jaillit dans sa cabine, annonçant enfin la sortie de son tombeau de fer. L'œil aveuglant inonda le minuscule espace. Le temps de se ressaisir, elle se collait au hublot. Cette loupe disgracieuse rendait myope, elle n'était bonne qu'à observer les fonds marins. Lucia se renfrogna devant cette minuscule lentille d'azur moiré de bleu mer. Il lui faudrait attendre le débarquement pour découvrir Marseille. Des cavalcades dans les coursives, les passagers circulaient de plus en plus nombreux, échangeaient dans des dialectes que Lucia ne comprenait pas. Elle sortit elle aussi pour demander si on allait bientôt accoster. Elle fut emportée par le flot survolté aussitôt sortie de sa cabine. Bientôt engloutie par l'extérieur, elle fut prise d'une plénitude instantanée. La foule se répandait en nappe euphorique sur la terrasse du sous-marin. L'enfermement avait pesé à tous. Des regards francs s'échangeaient entre ceux que la traversée dans les profondeurs suivie de cette résurgence impressionnait. Lucia n'arrivait pas à s'arracher à la contemplation de cette bande littorale si finement découpée sur l'horizon. Derrière, eux, massives, encombrées de leur forêt primaire, les îles vierges du Frioul flottaient à quelques encablures. Le son la fouetta sans crier gare. L'écume claquait sur la coque, les gabians chahutaient au-dessus d'eux. Le vent sifflait une mélodie furieuse dans les tiges énigmatiques dont se hérissait leur vaisseau des abysses. L'air sentait le sel et l'humus ancestral. Comme son

regard balayait la côte elle se demanda à quel moment elle avait pu croiser celui d'Orphée, si loin, si proche maintenant. L'attendait-il sous les arches titanesques, au nord, sur la grande roue installée au sud, sous le porche de Notre-Dame-de-la-Garde, au sommet de la tour CMACGM ? Elle lui avait donné un rendez-vous, dans trois jours, six heures et douze minutes. Elle avait envie de défricher un peu le terrain seule, jouer les aventurières avant leurs retrouvailles. Elle ne se le disait qu'à demi-mots, mais elle avait peur. Elle ne voulait pas que son arrivée soit gâchée par une déception qui aurait risqué d'entraver son ancrage dans ce nouveau chez elle qu'allait devenir Marseille pour les quelques mois à venir. Après douze années qu'elles étaient les chances qu'il n'est pas déménagé, qu'il ne soit pas tout simplement dans une autre ville, ou… mort. Aurait-il seulement envie de la revoir.

Lucia était partie en pédalo pour chercher des chichis. Il y avait trois baraques qui en vendaient sur le front de plage de l'Estaque. Nuances dans l'arôme de fleur d'oranger, la texture, la saveur vanillée de la chantilly…

Des gosses sautaient du ponton en béton, Affid avec eux. Il était plus heureux qu'un athlète recevant la médaille d'or. Son corps s'élançait, il volait, infinies secondes. A cinq ans c'était le plus jeune de la bande mais pas le moins déluré. Elle avait bloqué ses récepteurs auditifs de voix, ils ne se réactiveraient qu'à l'appel de son prénom ou d'une pression sur le lobe de l'oreille gauche. Elle avait concédé cette petite entorse à son éthique anti-plug sur le conseil de son thérapeute. Ça lui évitait aussi de devoir louer un casque audio au cinéma. Tout le monde était connecté, le son passait directement dans l'interface auditive du spectateur pour une immersion optimale.

Il n'y avait que le vent sifflant dans les tiges de métal qui hérissaient la base nautique de drapeaux et d'antennes. Le soleil se tramait dans les vaguelettes. Thaïs translata sur les ailes d'un souvenir.

Orphée portait une chemise blanche largement ouverte. Son torse glabre d'éphèbe. Ils descendaient le long de la route entre falaise et talus à pic. Son bras droit enlaçant son bras gauche, elle se pressait contre lui, effluve de mangue, son parfum naturel. Il portait les sandwichs et la bière fraîche, elle, les serviettes de plages, les masques, les tubas, la crème solaire. Ils avaient leurs habitudes. Toujours la même plage.

En face, la digue jusqu'à laquelle il allait lui proposer d'aller bronzer. Une fois, ils y avaient vu un cormoran, ses longues ailes noires dénotant. Les mouettes blanches au-delà du mur des hommes. Il laissa tomber son panier à moins d'un mètre de la zone humidifiée par les vagues. En quelques gestes nonchalants, il se défit de son pantacourt en lin et ôta sa chemise sans la déboutonner. Thaïs fut néanmoins la première dans l'eau ce jour-là. Elle n'avait qu'une robe courte sur son maillot. La mer était fraîche, le matin encore plus mais un peu de courage l'impressionnait et elle se faisait caressante si on y glissait sans peur. Thaïs sentit le froid la saisir, envahir ses sens. Elle s'était retournée pour regarder Orphée. Elle voulait l'attendre pour le prendre dans ses bras, ses lèvres seraient glacées de gouttelettes. Elle nagea vers le large pour qu'il la poursuive. C'est ce qu'elle avait fait. Ce qu'elle referait toujours. Elle convoqua un autre souvenir plus loin, un quart d'heure, il y a presque dix ans. Grelottants, dégoulinants, ils s'étaient blottis sur leurs serviettes. Son baiser l'avait réchauffé. Tous ces mouvements autour d'eux comme figés par la passion qui les fusionnait. Elle avait cette conscience aigüe d'être dans une bulle hors du monde. Elle s'y lova. Le soleil, l'amour la réchauffait dedans et dehors. Lucia la rappela au réel.

-Ouhou Thaïs ? Tu devrais mettre tes lunettes, il y a plein de piano éparpillés sur la plage.

-Mmh, j'y étais justement… J'avais oublié les pianos. Il y avait une gamine qui tapait sur les cordes avec un bâton.

-Pas vu.

- On arrivera vers onze heures et demie.

- J'ai mis les chichis dans le panier pour le dessert. Tu viens te baigner ?

- Non, pas envie, je surveille Affid de toute façon. Je suis bien sur mon perchoir.

Elle sourit sans talent pour affirmer son bienêtre. Lucia, sans argument revint vers leurs serviettes pour se défaire de son paréo. Peu habituée à se baigner dans une eau si fraîche, elle fut plus d'une fois éclaboussée par les enfants chahutant avant d'accepter l'immersion totale.

Thaïs guettait. Orphée arriva, seul. La simulation l'avait effacée. Lorsqu'elle le vit, crâneur débarquer sur la plage avec son panier de pique-nique et héler Lucia qui revenait de la digue, elle ravala ses larmes, jeta ses lunettes entre les rochers et plongea. Elle n'avait aucune envie d'être jalouse, aucune raison de penser soudainement que Lucia n'était qu'une pute qui faisait sa dinde. Elle balança le chapelet d'insultes qu'elle lui destinait encore dans une boîte hermétique au fond de sa tête. Elle ne pensait tout ça que par réflexe parce qu'elle aurait bien aimé pouvoir la détester objectivement mais Lucia était adorable, belle, drôle, elle supportait sa présence et ses brusques changements d'humeur alors qu'elle ne lui était finalement pas d'une grande aide. Ses larmes mêlèrent leur sel à celui de la Méditerranée. Elle hurla dans les

profondeurs liquides, les tympans compressés par les quelques mètres qui la séparaient de la surface. Elle nagea sans retour et puis essoufflée, pensant soudain à Affid qui aurait pu la suivre, s'inquiéter de ne plus la voir, elle revint. Le cœur battant comme à chaque fois que sa folie lui faisait oublier l'essentiel. Elle passait à côté de sa vie, elle le savait mais n'arrivait pas à s'extraire de son moi exigeant. Elle avait une chance extraordinaire de regarder son passé avec un regard neuf et distancié. Elle pouvait regarder Orphée avec ses yeux de trentenaire avisée…
Elle récupéra ses lunettes manquant de se tordre la cheville pour les attraper dans le trou où elles avaient dégringolé. Malgré ses efforts de rationalisation, il était toujours attirant, envoûtant. Il écartelait son cœur avec autant de virtuosité que si elle n'avait pris aucune résolution.
Affid dévorait son dessert, son sandwich à peine entamé sur les genoux. Lucia ne le regardait pas absorbée dans une conversation avec Orphée.
Elle s'assit à côté de lui. Il ne tourna même pas la tête. Elle n'était que spectateur, il n'avait conscience d'elle qu'en tant qu'entité physique à ne pas traverser.
-Hey Thaïs, je n'ai pas mangé ton chichi mais j'ai failli ! Affid n'aime rien de ce qu'on a apporté, je l'ai laissé manger le sien…
-Tu parles ! Tu es un vrai filou, c'est toi qui m'as dit ce que je devais mettre dans ton sandwich.
-Ben oui mais en fait, mon corps il me dit que je dois manger un chichi d'abord.
-Oui, ok, embrouilles et compagnie. Finis le ce chichi et après tu me le boulotte ton sandwich !
-D'accord.
-Orphée me disait que le concert ne commencerait qu'en début de soirée. Je vais sans doute aller travailler sur ma charte graphique et je vous rejoindrais vers 19h. Je pensais prendre des lunettes pour Affid aussi, pour qu'il profite du spectacle.
Thaïs fit la moue et glissa à Lucia dans un souffle.
-Je ne sais pas si j'ai envie qu'Affid voit Orphée.
Affid s'insurgea.
-Eh ! Moi j'entends pas ce que vous dites quand tu parles à l'oreille de Lucia !
-Je lui disais que demain on passait la journée à la cité scolaire alors après le déjeuner, on rentre et ce soir pas de sortie nocturne !
-T'es méchante maman, moi je veux voir les pianos qui plongent avec Lucia.
-Ta maman à raison, tu as besoin de sommeil et le concert ne commencera sans doute pas avant la nuit.
Thaïs prit le sandwich de son fils et l'incita à l'accompagner d'un clin d'œil, lunettes baissées sur le bout du nez.

-Viens je vais te montrer un truc.

Elle l'éloigna vers un piano échoué sur la plage et lui passa ses lunettes. Il poussa un cri de joie en découvrant l'instrument affaissé sur ses deux pieds rescapés. Les cordes visibles sans leur carapace invitaient à l'expérience. Armé du bâton virtuel laissé à proximité par une gamine de la simulation qui quittait opportunément son jouet géant, il fit résonner les notes sans toucher le clavier. Discordant et jouissif. Il avait déjà oublié que ce soir il n'irait pas voir « les pianos qui plongent ».

Lorsqu'elle rejoint son guide, la nuit était tombée, Lucia n'avait pas vu le temps passer. Croquis, recherches, tests palette, mise en résonnance intracommunautaire, dessins, numérisation, retouches, mise en couleurs, texturisation… Elle avait terminé le logo du marché de Séon : une rose couleur de terre, cœur rougeoyant. Entre le bijou et l'objet stellaire. Elle avait insufflé dans ce dessin tout ce qu'elle avait ressenti depuis son arrivée et tout ce qu'elle pressentait de ce qui allait se passer. Les couleurs avaient été dictées par la saison automnale, le passé industriel de ces quartiers aussi, pays de la tuile extraite du sol argileux. Le rouge c'était la force, la fièvre qui animaient les gens d'ici. Ils balançaient toujours entre éclats de rire et éclats de voix. Ils ne semblaient jamais être au repos. Largué au bout de l'arc marseillais, l'Estaque, Saint Henri, Saint André, Saint Louis semblaient vouloir reproduire sans mode d'emploi l'effervescence du centre-ville. Ici, la pétanque remplaçait les spectacles de rue et les soirées cinéma avait le lustre des sorties à l'opéra.

Orphée lui avait gardé une place à côté de lui sur le ponton. Sur un plancher flottant tout juste assez grand, un pianiste faisait rire son piano à queue. Une sirène de carnaval égrenait des notes mélodieuses et drôles. Elle plongea dans un halo de lumière qu'un projecteur bien attentionné alluma à la fin de sa chanson. Orphée prit la main de Lucia dans la sienne. Le contact fut moins glitch que la première fois, au parc de la Minerve. Sans doute qu'un algorithme de rapprochement sensuel avait été intégré à la simulation mais ça n'irait pas bien plus loin que le flirt car les programmes de simulation sexuelle étaient très gourmands en données et rarement couplé à d'autres applications ludiques grand public. Elle se laissa donc faire avec un picotement étrange dans la nuque. Les minutes se muèrent en secondes et bientôt la plage fut vide hormis quelques buveurs attardés et quelques couples jouant à qui partiraient le dernier. Orphée dut s'éclipser.

Lucia n'avait plus accès à la simulation, le présent la laissait étrangement orpheline des instants partagés avec Orphée. Elle remonta jusqu'aux arches qui surplombaient les plages de Corbière. Quelques minutes les séparaient ; plus d'une décennie de sa vie avalée d'un battement de cils. Elle fixait le périscope lumineux d'un sous-marin refermer sa plaie infligée à la mer. Absorbé par le liquide les passagers quittaient Marseille gironde. Destinations lointaines ou cabotage ? Elle était assise sur le parapet, les pieds flottants à plusieurs dizaines de mètres au-dessus du sable. Son connecteur émotionnel analysa les récurrences de mots évoqués dans son cerveau droit et lui proposa un poème d'après Sylvester Judd.

« Âpre est le destin de celui qui aime
Et qui n'ose avouer sa douleur
Malgré l'empathie grandissante,
Malgré la plainte solitaire.

Ô Nymphe ! Tels les esprits qui s'équilibrent,
Zephyrs ! Les pleurs chéris
Des lys flétris dans le vent,
Voyez Strephon penché à l'oreille de Délia. »

Il n'y avait plus rien à faire ici. Elle redescendit vers l'Estaque.